

011166



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	RÉDACTION ET ADMINISTRATION	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	Les abonnements partent d'octobre
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e)	France : 3 fr. par an
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	Pologne : 2 zlotys
	Téléphone : Odéon : 62-10	



JEUNES FILLES DE ZAKOPANE

Cliché Ch. Robin.

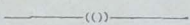
B.U.C. LILLE 3



D 021 947664 6

Henri d'Anjou

roi de France et de Pologne



Un prince français a régné sur la Pologne. Trois mois seulement, de février à juin 1574.

Ce fut un des fils de Catherine de Médicis, Henri d'Anjou, prince efféminé, parfumé, frisé, divinement habillé, qui se souciait beaucoup moins du bien de ses Etats que de ses plaisirs personnels.

Un astrologue avait prédit à Catherine de Médicis qu'elle verrait ses quatre fils couronnés rois. Dans le désir de réaliser cette prédiction, elle chercha à faire Henri roi de Pologne.

L'Ambassadeur, Jean de Montluc, évêque de Valence, se rendit en Pologne, pour y soutenir la candidature d'Henri d'Anjou, après la mort du roi polonais Sigismond. L'amitié que les Polonais portaient à la France rendait l'élection à peu près sûre, mais la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélémy arriva à ce moment-là en Pologne. Les Polonais, infiniment tolérants, ne pouvaient accepter un roi qui encourageât les persécutions religieuses.

Pour les rassurer, Montluc signa, au nom d'Henri d'Anjou, les *Pacta Conventa*, par lesquels il s'engageait à respecter la liberté de conscience de ses sujets.

Une magnifique ambassade polonaise vint alors à Paris pour saluer le nouveau roi de Pologne.

Après de grandes fêtes, le nouveau roi dut se rendre en Pologne. Il s'imaginait se rendre dans une contrée glaciale, peuplée de loups et d'ours, et il trouvait mille prétextes pour retarder son départ. Autour de lui, tout le monde s'impatientait.

Enfin, il fit son entrée à Cracovie le 15 février 1574, et il y reçut, au cours d'une cérémonie solennelle, l'ancienne couronne des rois polonais, ainsi que l'épée de Boleslas le Vaillant.

Mais le jeune monarque se considérait comme exilé. Il ne voulait voir personne et « portait sa couronne comme un rocher sur la tête ». Il ne s'occupait que d'écrire en France, jusqu'à 40 ou 50 lettres par jour, et de sa propre main. « Quand il écrivait à la Princesse de Condé, il tirait du sang de son doigt, et son secrétaire ouvrait et fermait piqure à mesure qu'il fallait remplir la plume pour écrire... » Puis, il passa à un autre excès, et ce ne furent à la cour de Pologne que tournois, danses, chasses et festins.

Mais son frère, Charles IX, roi de France, tomba gravement malade et Henri songea à lui succéder.

Pour donner le change, il se montra souvent en public, renvoya ses courtisans français, apprit à danser les danses nationales et ne voulut plus boire que la bière du pays. A vrai dire, il aurait voulu porter les deux couronnes à la fois.



Dès qu'il apprit la mort de Charles IX, il s'enfuit littéralement. Il partit la nuit avec quelques gentilshommes français, quitta précipitamment son palais et, à une demi-heure de marche, ils trouvèrent des chevaux qui les attendaient près d'une chapelle abandonnée.

A peine étaient-ils en selle, qu'ils tombèrent dans un marais où ils faillirent rester. Ils découvrirent dans les bois un charbonnier qui voulut bien servir de guide.

Cependant, au palais, un valet qui avait vu sortir le roi, prévint le grand Chambellan. Des porteurs de torches se mirent à courir dans les rues de Cracovie à la recherche du fignitif. Le grand Chambellan partit sur le champ à sa poursuite avec 200 cavaliers. Au matin, plus de 1.000 étaient en route. Mais le roi avait de l'avance. Un vieux staroste courut après lui, traversa à la nage une rivière, tout en criant en latin : « Sérénissime Majesté, où fuis-tu ? » — Les fugitifs éclatèrent de rire et piquèrent de plus belle.

Quelques jours après, Henri était roi de France, et pas plus qu'il n'avait su comprendre et servir la Pologne, il ne comprit et ne servit les intérêts du généreux peuple de France. Dans l'histoire des deux nations, Henri aura laissé un triste souvenir.



Promenade dans un Album

Je ne pensais pas me rendre en Pologne en plein mois de février. Ce n'est pas une saison pour visiter les pays au climat rigoureux ! Et pourtant, je suis en train de faire les plus intéressantes et les plus ravissantes promenades dans les provinces Baltiques..... tout en restant dans mon fauteuil à Paris.

Ce joli miracle est dû aux lycéennes de Tczew. Les deux clerces d'Amis de la France et le cercle Rosa Bailly du Lycée m'ont fait la surprise, pour mes étrennes, d'un magnifique album, tout entier exécuté par leurs soins : broderies kachoubes de la couverture en toile, les cartes, photographies, tableaux même qui ornent chaque page, et les inscriptions qui les commentent.

La couverture, à elle seule, est une charmante merveille. C'est un bouquet de fleurs stylisées brodé en soie avec trois tons de bleus, qui vont du bleu pâle azur jusqu'à l'indigo, du rouge et du grenat, de l'or et du vert. C'est à la fois naïf et savant, et d'une étonnante fraîcheur, — et tout à fait kachoube !

Je ne vous apprends pas que la Kachoubie est l'antique province polonaise, située dans le fameux « corridor » qui relie la Pologne à la mer. Ses habitants, les Kachoubes, profondément attachés à la Pologne, parlent une langue toute proche du polonais.

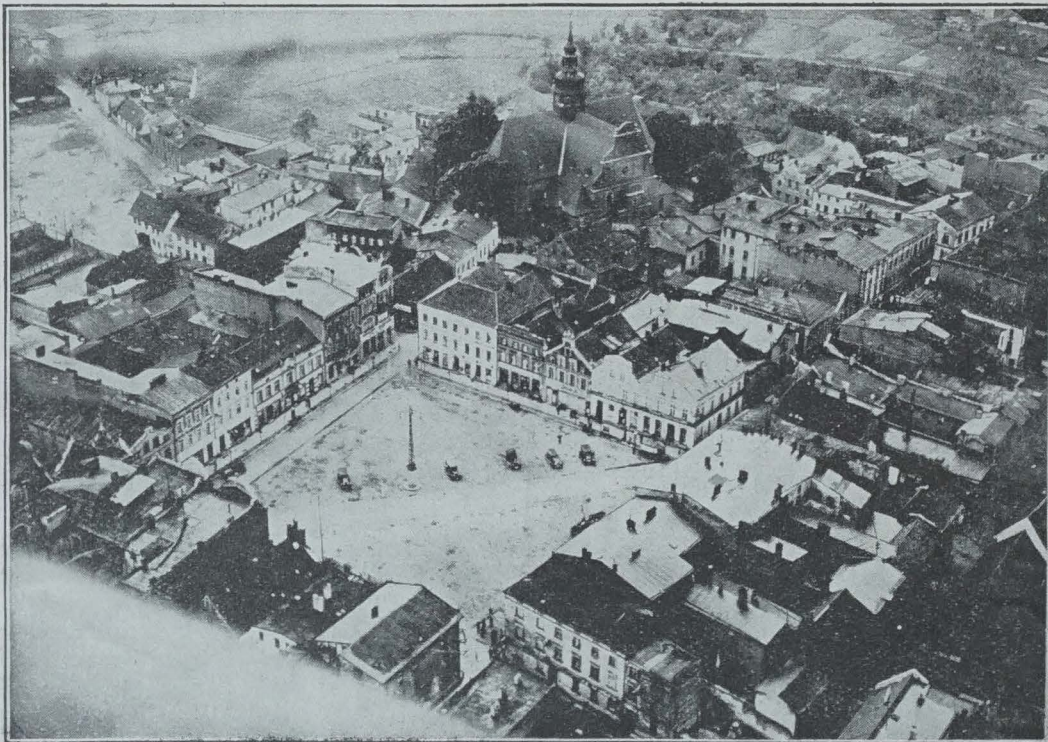
En feuilletant l'album, nous trouvons à la première page une carte géographique en couleurs, qui nous indique avec exactitude les villes et les villages, les rivières et les lacs du pays kachoube. Sitôt la page tournée, nous tombons sur une paysanne kachoube avec son fichu à fleurs et son ancienne coiffe faite



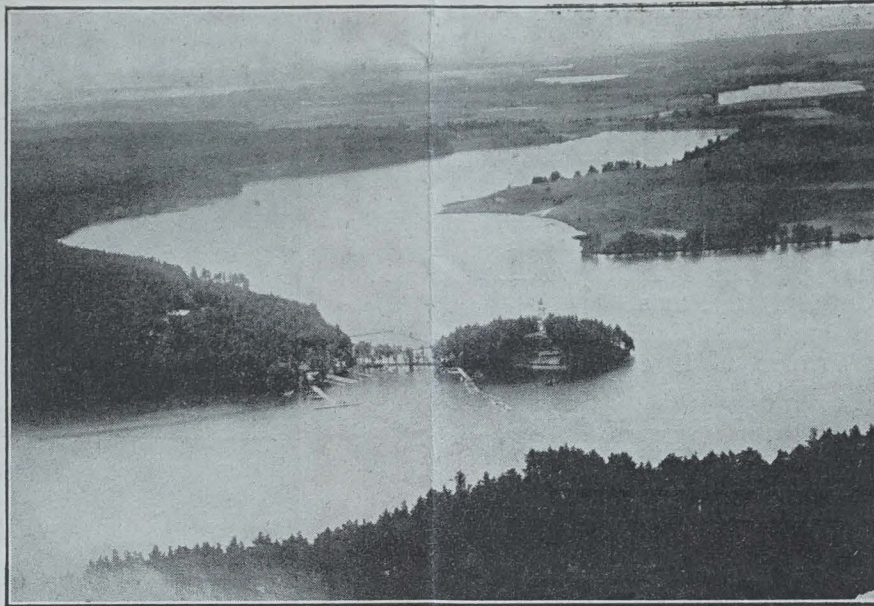
PÊCHEUR KACHOUBE

d'un bonnet à brides : est-il dans la réalité comme sur cette page d'album, c'est-à-dire tout doré ?

Viennent ensuite des types de pêcheurs, de vieux loups de mer, qui fument la pipe, et qui sont dus au pinceau habile de Mlle Blaszczyńska. Les compagnes de ces pêcheurs filent encore au rouet.



KOSCIERZYNA



ÉTANGS DE KACHOUBIE

Mais la civilisation moderne a gagné tout le pays, et les photographies nous représentent de belles routes droites, des rues parcourues d'automobiles, quantité de beaux édifices neufs, en particulier des écoles, auprès des églises du 17^e siècle et des châteaux plus vieux encore.

C'est un délice que de se promener dans la campagne tout éclairée de lacs et de rivières. Vous pensez bien que vos camarades pratiquent les sports nautiques : la nage, et le canotage en particulier. Nous les voyons en train de ramer, ou bien se reposant sur le sable des dunes.

L'album comporte aussi des monuments historiques, comme cette fameuse église gothique de Kartouz dont le toit est en forme de cercueil, pour nous rappeler nos fins dernières. Dans cette même église, des sculptures du 14^e siècle représentent le Couronnement de la Vierge.

Voilà déjà bien des heures que je passe à errer dans cette contrée si intéressante.

Chers lecteurs français, quand vous voudrez la connaître, venez à votre tour feuilleter le bel album. Il est à votre disposition 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée.

R. B.



LA PÊCHE EN HIVER

Le Cheval dans la mine

(Suite)

TRISTESSE

Lysek, comme tous les chevaux dans la mine, devient aveugle... Tout le monde l'aime, on projette de le ramener à la surface du sol.

Mais on s'aperçut qu'il était impossible de remonter Lysek.

De la galerie Ida, une seule allée conduisait au puits central où se trouvait l'ascenseur. Or, sous le poids de la terre, le plafond de cette allée s'était affaissé, de telle sorte que l'animal ne pouvait plus passer.

Kubok examina longuement l'allée et se plongea en de profondes méditations. Le résultat de ses réflexions fut que Lysek devait passer. Ce serait dur, évidemment ; mais il passerait. Il fallait seulement tondre ras sa crinière. Il laisserait bien quelques morceaux de peau aux parois de la mine, mais il n'en mourrait pas ; et, du moins, il sortirait.

Quelques jours avant la Pentecôte, quand les mineurs furent partis, Kubok prit le cheval par la bride et le conduisit à l'entrée de la galerie. Encore quelques pas, et Lysek arrivait devant l'obstacle. Là, il s'arrêta : les voûtes usées, à moitié écroulées, lui barraient le passage. Alors, Kubok essaya de l'encourager ; il s'efforça de lui faire comprendre de quoi il s'agissait : il fallait seulement se mettre à genoux, et se pencher encore davantage : « Tiens, comme moi ! tu n'as qu'à faire comme moi ». Et Kubok s'agenouillait pour donner l'exemple à son ami. Mais Lysek hennissait, se rebiffait, et écarquillait d'un air épouvanté ses pauvres yeux éteints.

— Allons, mon petit Lysek, plie un peu tes genoux... un peu seulement... Tu verras que tu passeras, disait Kubok, désolé.

Mais Lysek ne savait pas ramper sur les genoux.

Le mineur fut obligé de ramener le cheval à l'écurie, et, tout triste, s'en alla conter sa mésaventure à Monsieur l'Inspecteur.

Le lendemain, l'Inspecteur revint ; il regarda la pente et se convainquit qu'effectivement Lysek ne passerait pas.

— Les wagonnets passent, les hommes passent parce qu'ils savent se courber, mais le cheval ne passera pas. Il faudra se résoudre à le laisser ici, dit-il, ennuyé lui aussi.

— Comment cela, Monsieur l'Inspecteur, dit Kubok angoissé, Lysek ne reviendra jamais sur la terre ?

Monsieur l'Inspecteur gardait le silence. Il regardait Lysek, flattait sa grosse tête avec la main et réfléchissait. A côté de lui, l'homme, immobile, attendait.

— Hum ! je crains bien qu'il en soit ainsi, dit enfin l'Inspecteur. On ne peut pas démolir plusieurs mètres de galerie à cause d'une bête !

— Mais il va devenir tout à fait aveugle !

— Eh, mon Dieu ! il deviendra aveugle. Que veux-tu ? Il fera comme les autres chevaux. Y a-t-il longtemps qu'il est dans la mine ?

— Bientôt trois ans.

— Les autres chevaux ne perdent pas la vue si rapidement. Ils restent souvent des dizaines d'années sans

que cela leur arrive. Il y en a même qui ne deviennent jamais aveugles.

— Monsieur l'Inspecteur, Lysek reviendra sur la terre un jour ; il doit revenir sur la terre... Il n'a pas de soleil, ici, il n'a rien, Monsieur l'Inspecteur !...

L'inspecteur, étonné, regardait le pauvre ouvrier boiteux ; une tristesse passa dans ses yeux tandis qu'il reprenait :

— Il doit... bien sûr, il doit... Mais que veux-tu faire ? Tu vois bien qu'il ne peut pas passer. Il restera dans la mine, et quand il ne sera plus bon à rien, flanqua-lui une balle dans la caboche et emporte le cadavre.

— Seigneur !

— Qu'est-ce qui te prend ? Est-ce que tu te figures que c'est de bon gré que je te parle ainsi ? Je le fais parce qu'il n'y a pas autre chose à faire. La démolition et la reconstruction de la galerie serait une affaire trop coûteuse.

Le cœur de Kubok se serra affreusement. Un instant, il eut l'idée de demander grâce pour son ami, de supplier Monsieur l'Inspecteur ; mais il n'en eut pas le courage. Que penserait l'Inspecteur, que diraient les mineurs, quand ils sauraient que leur camarade prenait tellement à cœur le sort d'une bête à demi aveugle ? Il se contenta de serrer les poings et de lever les yeux vers son chef. Celui-ci était sombre.

— Au revoir, dit-il enfin en se préparant à sortir.

— Monsieur l'Inspecteur...

Il y avait dans la voix du mineur une si profonde détresse que l'homme s'arrêta.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Monsieur l'Inspecteur, s'il arrivait que....

— Quoi ?

— S'il arrivait que... que...

— Au diable ! dit l'inspecteur impatienté. Parle donc sans bégayer ! Mais il s'arrêta aussitôt et jeta un long regard sur Lysek. Alors il lui sembla, comme dans un rêve, qu'il se voyait dans la galerie Ida, auprès de Lysek. Beaucoup, beaucoup d'années étaient passées ; le cheval était tout à fait aveugle. Il étendait sa bonne grosse tête vers lui, flairait sa main, hennissait doucement, puis posait amicalement son museau sur l'épaule de l'homme. Et lui retirait son épaule, il cherchait dans sa poche son revolver et il tirait. Avec un long gémissement, la bête tombait par terre : encore deux ou trois soubresauts, peut-être un faible gémissement, et tout serait fini....

— Ecoute, Kubok, dit-il d'une voix dure (car il était fâché contre lui-même). Je te promets de faire tout ce que je pourrai pour faire sortir le cheval. Tu me comprends ? Tout ce que je pourrai.

— Dieu vous le rende, Monsieur l'Inspecteur !

— Inutile de remercier, fiche-moi la paix ! Je ne jure pas de réussir, mais je te promets de faire ce que je pourrai. A la première occasion, je ferai rebâtir la galerie, sous ma propre responsabilité. Mais cette occasion peut se faire attendre des années. Enfin, on verra. Au revoir ! Et l'Inspecteur partit.

LE FIDELE CAMARADE

Les semaines et les mois passèrent ; une année s'écoula : l'occasion tant attendue ne se présentait pas, et le plafond de la galerie s'affaissait de plus en plus.

(Kubok et son ami continuent leur vie tranquille au fond de la mine ; l'un et l'autre vieillissent ; le cheval devient de plus en plus aveugle, et le mineur, perdant parfois espoir, a des envies de faire sauter la galerie à la dynamite afin que Lysek puisse passer. Il attend cependant patiemment. Un jour, il s'aperçoit que les rails sur lesquels passent les wagonnets sont à moitié déboulonnés. Afin d'éviter un déraillement, il prend un marteau et des clous et se met en devoir de les consolider. Il a remarqué que le plafond et les parois de la galerie sont lézardés, mais il ne s'en est pas inquiété.)

Kubok enfonçait l'avant-dernier clou, quand brusquement il entendit un craquement au-dessus de sa tête, tandis que la galerie entière était ébranlée. Il voulut se lever et sauter de côté, mais à ce moment une main de fer sembla lui tordre la colonne vertébrale, tandis qu'un poids épouvantable le projetait violemment à terre et l'écrasait.

— Jésus ! cria-t-il ; et puis, ce fut le silence.

Il comprit qu'il était pris sous un éboulement de charbon. Il essaya de se dégager en rampant ; il essaya une fois, deux fois, mais il ne put bouger. La souffrance lui avait presque fait perdre connaissance. Il se sentait serré comme en d'énormes tenailles. Avec des peines infinies, il réussit à se tourner un peu et regarda : il était écrasé sous un bloc dont, par bonheur, un coin avait rencontré un étai et était resté en l'air un peu au-dessus de lui. S'il pouvait seulement se traîner jusqu'à cet étai, si quelqu'un pouvait lui donner la main et le tirer, il serait sauvé. Il essaya d'atteindre avec son épaule ce morceau de bois, mais il ne put, malgré ses efforts désespérés, se dégager du bloc de charbon. Et tout à coup, il entendit, avec une terreur indicible, les wagons qui roulaient vers lui sur la galerie en pente.

— Jésus, Marie !... Lysek... hurla-t-il dans un râle.

Les wagonnets chargés, lancés sur la pente raide,

allaient se jeter de toutes leurs forces sur le bloc de charbon, l'écraser, le pulvériser, et avec lui l'homme épouvanté qui était dessous.

— Lysek ! Lysek ! gémit-il une dernière fois, tandis que passait dans ses yeux la vision de la mort atroce qui approchait.

Un effort suprême le tordit comme un fou. Il criait maintenant, il hurlait sans arrêt, et ces wagonnets lui semblaient des monstres qui couraient sur lui pour le dévorer....

Et tout à coup il ferma les yeux, car quelque chose d'effrayant, avec une gueule ouverte, le saisissait et le broyait : la mort... c'est la mort... Quelque chose d'effrayant l'enveloppe, le happe par son habit, l'arrache de son bloc de charbon, et l'emporte...

Derrière lui, un fracas épouvantable de ferrailles écrasées et de bois brisé.

Kubok s'était évanoui.....

.....
Quand il ouvrit les yeux, il sentit que quelqu'un lui versait de l'eau froide sur le visage.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il étonné.

— Ce ne sera rien, dit une voix derrière lui. Deux côtes cassées. On vous remettra cela à l'hôpital.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda encore une fois Kubok, qui n'y comprenait absolument rien.

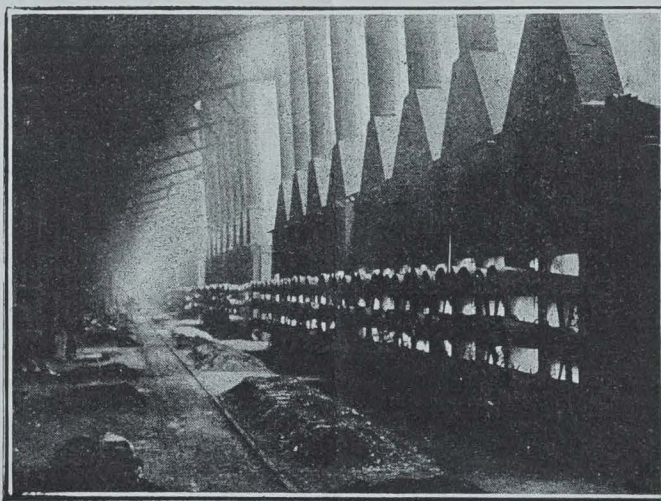
— C'est Lysek qui vous a sauvé, reprit la même voix. Au dernier moment, il vous a tiré du bloc de charbon où vous auriez été infailliblement écrasé, en vous prenant entre ses dents par le col de votre habit. Il était temps....

— Mon Lysek ! murmura Kubok tout ému, car maintenant seulement il comprenait ce qui s'était passé.

— Et demain, on commencera à rebâtir la galerie, et Lysek sera ramené sur la terre ; car il a sauvé la vie d'un homme, continua la voix, qui semblait pleine de douceur aux oreilles de Kubok.

Kubok leva la tête ; il vit derrière lui une foule de personnes, et parmi eux Monsieur l'Inspecteur. Et il vit aussi Lysek, un peu à l'écart, qui tendait vers lui sa bonne grosse tête et qui hennissait en lui jetant un long regard malin.

Gustave MORCINEK.



Usines en Haute-Silésie. — FOURS A ZINC

De la France à la Pologne

UN CONCOURS

Chers lecteurs polonais, nous avons pour vous d'admirables gravures en couleurs, qui représentent les cathédrales françaises. Qui veut les gagner, pour en orner sa classe ? Nous les mettons au concours !

Envoyez-nous de quinze à trente lignes (pas davantage) en français sur ce sujet : « Comment je me représente Notre-Dame de Paris ». Il nous faut recevoir votre lettre avant le 15 mars.

Et vous, lecteurs français, décrivez-nous (en français, car vous n'êtes pas capables de rédiger une lettre en polonais) Cracovie telle que vous vous la représentez, en 50 lignes, 100 au plus. Les trois premières réponses recevront un ouvrage de prix, richement illustré.

ECRIVONS-NOUS

Madame Pisarska, professeur de français au Lycée de garçons de Cracovie, nous demande « quelques adresses de garçons qui voudraient bien se mettre en relation avec la Pologne ». — Voulez-vous, mes jeunes amis français, répondre à son appel si aimable ? Envoyez vos lettres à Madame Pisarska, IX Gimnazjum Meskie, rue Michalowskiego 10 à Cracovie, Pologne.

De son côté, Madame Elisabeth Petroff, rue Pilicka 34, à Wierzbno, nous demande pour ses élèves des correspondants de 16 à 18 ans.

18 gentilles lycéennes de Sosnowiec nous écrivent qu'elles seraient heureuses de pouvoir correspondre avec les enfants d'un pays dont elles ont tous les jours l'occasion d'admirer la civilisation. Voici l'adresse de leur professeur, à qui vous adresserez vos lettres : Madame Towtkiewicz, gimnazjum H. Rządkiwicz, rue Deblinska 1, Sosnowiec, Pologne.

19 jeunes filles du pensionnat des Ursulines de Rybnik demandent aussi à échanger des correspondances avec des lycéennes françaises. Si vous voulez correspondre avec vos gentilles camarades, adressez vos lettres : Mademoiselle Lucie Miszewska, Gimnazjum Urszulanek, Rybnik, Pologne.

Et voici maintenant un jeune français, bachelier, âgé de 17 ans, membre de la Société Préhistorique Française, s'intéressant à la géographie, à l'art, à l'histoire, qui demande à correspondre avec un jeune polonais ayant ses goûts. Voilà son adresse : M. J. Richard, 50, rue Voltaire, Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure).

A SOSNOWIEC (Haute-Silésie)

Le lycée de Jeunes Filles de Sosnowiec a de bien gentilles élèves, qui, dans toutes les classes, écrivent déjà le français d'une façon remarquable, et nous font part de leur sympathie pour notre pays d'une manière bien touchante.

Voici ce que nous disent les fillettes de la première classe : « Notre classe n'apprend le français que depuis 3 mois, mais le français nous plaît beaucoup. Nous savons déjà chanter douze chansons, entre autres : « Liron, liron, lirette », et « Frère Jacques ». Nous

chantons aussi la « Marseillaise ». Nous savons qu'il y a à Paris la Tour Eiffel et l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. »

La II^e classe nous dit : « Cette année-ci nous nous sommes abonnées à « Notre Pologne » dont l'arrivée est attendue par nous avec impatience. Quoique nous soyons en II^e, nous apprenons déjà le français depuis trois ans, c'est pourquoi la lecture de « Notre Pologne » ne nous offre pas de grandes difficultés.... Quant à nous, nous aimons bien « la douce France » et nous vous promettons de bien apprendre le français. »

Les grandes élèves de V^e nous annoncent avec fierté : « Notre classe n'est pas nombreuse, mais elle est la plus « française » car cette année-ci nous avons fondé un Cercle Français. Nous avons une réunion chaque semaine. Pendant les réunions nous rédigeons une gazette murale, c'est-à-dire que nous découpons les illustrations qui se rapportent à la France et nous les fixons à un tableau spécial.

« Notre gazette est renouvelée tous les quinze jours. Nous dessinons « les provinces françaises » en images : les paysans dans leurs costumes pittoresques dans le milieu où ils travaillent. Nous avons ainsi représenté la Bretagne, la Guyenne et la Gascogne. En même temps, nous avons traité en français les questions suivantes : Jeanne d'Arc, Louis Pasteur et Mme Curie Skłodowska. »

Mais ces beaux résultats d'amitié franco-polonaise et ces magnifiques progrès dans l'étude du français n'auraient pas été obtenus sans le dévouement infatigable du professeur des jeunes élèves du Lycée de Sosnowiec, Madame Sophie Towtkiewicz, qui est assez aimable pour nous écrire : « Je n'ai pas le bonheur de connaître la France, mais j'ai pour elle les sentiments les plus profonds, d'autant plus que je suis d'origine française par mon trisaïeul, émigré de la Grande Révolution.

« J'ai grandi dans ma famille, milieu empreint d'une grande sympathie pour tout ce qui est français. J'essaie donc d'éveiller dans les cœurs sensibles de mes élèves le même amour pour la France et les Français que j'ai dans le mien, et je me réjouis en observant que la France et tout ce qui s'y passe les intéresse de plus en plus. »

ATTENTION !

Mes jeunes amis, il arrive *très fréquemment* que vos correspondances se perdent, soit en Pologne, soit en France, parce que vous n'avez pas écrit votre adresse assez lisiblement. N'oubliez pas, les uns et les autres, que vous écrivez dans un pays étranger, que l'administration des postes de ce pays, et quelquefois tout simplement le facteur, ne peuvent pas déchiffrer ce que vous avez écrit, et enfin que souvent votre correspondant lui-même ne possède pas assez suffisamment la langue dans laquelle vous lui écrivez pour lire clairement toutes les lettres de l'adresse que vous lui donnez. Ecrivez donc très lisiblement, *en imitant les caractères d'imprimerie*, afin que vos lettres atteignent sûrement le destinataire.



LE FAUBOURG DE CRACOVIE A LUBLIN

PARLONS POLONAIS

Continuons notre flânerie dans les rues de Varsovie, et lisons à droite et à gauche ce qui nous tombe sous les yeux : « Kawiarnia » ; n'entrez pas dans ce magasin-là pour acheter du caviar ! Vous y trouverez seulement de bon café au lait, du thé avec des gâteaux, etc., que vous mangerez assis à de petites tables : « Kawiarnia » veut dire café. Un magasin à la vitrine duquel vous verrez du fil, des aiguilles, des rubans, etc., aura pour enseigne : « galanterja » (galanternéria) ce qui veut dire... mercerie. Si vous vous rappelez que « dom » (dome) veut dire maison, vous n'aurez pas de peine à comprendre le sens de l'inscription qui couronne un beau magasin à la devanture duquel se dressent des mannequins habillés de superbes complets ou de robes à la mode : ce sera « dom konfekcyjny » (dome konfektsi-i-né) qui signifie maison de confection. Et si vous vous trompez de porte, si vous heurtez quelqu'un en passant, enfin si vous avez à vous excuser d'une manière quelconque, dites : « przepraszam » (pchéprachame) qui veut dire : pardon. A quoi l'on vous répondra : proszę, que je ne vous traduis pas. Vous savez déjà que ce mot est le plus employé du vocabulaire polonais, et qu'il exprime l'exquise politesse de la race.

Ce qu'il faut lire :

La Pologne pittoresque, de Pierre FRANCASTEL (Editions Arthaud à Grenoble)

C'est un peu cher : 33 fr. Mais quel joli voyage pour ce prix ! Des centaines d'admirables illustrations, et un texte aussi pittoresque que les photographies.

PRIMES A NOS ABONNÉS

Chacun de nos abonnés peut nous demander une des publications suivantes :

Rosa BAILLY : Histoire de l'Amitié franco-polonaise.

FREDRO : Trois médecins pour un malade (comédie).

Pierre GARNIER : Copernic.

SIEROSZEWSKI : A la lisière des forêts (souvenirs de Sibérie).

J. S. DEBUS : De Lille à Varsovie (souvenirs de voyage).

Mais surtout, n'oubliez pas de la demander ! Elle n'est jamais envoyée d'office.

« LES AMIS DE LA POLOGNE »

16, Rue Abbé de l'Épée, Paris (5^e). — Compte de chèques : Paris 880-96

NOTRE INSIGNE

L'Aigle Blanc, émail et métal
3 fr., par poste recomm. : 3,75

NOS CARTES POSTALES

Série de 12 en noir 1 fr.

Série de 7 en couleurs ... 2 fr.

NOS TIMBRES très artistiques

(grands hommes, paysages,
monuments).

La série de 20 1 fr.